

FRANÇOIS VICARI

L'AFFABLE DE LA FONTAINE

- Une légende à Correns -



IS EDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-112-0
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-113-7

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustration de couverture : © Shutterstock

Collection « Romans »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

facebook.com/isedition
twitter.com/is_edition
google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

FRANÇOIS VICARI

L'AFFABLE
DE LA FONTAINE

- Une légende à Correns -

ISEDITION

Avertissement

« L'histoire est un roman qui a été, le roman est de l'histoire qui aurait pu être. »¹

Bien que les dictionnaires définissent le roman comme étant « *une œuvre d'imagination constituée par un récit en prose [...]* », il est de mise, avant d'entamer le chapitre premier, d'expliquer au lecteur que les personnages, lieux ou événements dépeints dans le livre dont il s'apprête à tourner les pages n'existent pas ni n'ont jamais existé et, en conséquence, que toute ressemblance avec un lieu, une histoire et/ou un personnage, qu'ils soient passés ou présents, serait bien évidemment involontaire.

Dont acte.

Il faut toutefois avouer qu'un auteur est souvent influencé, consciemment ou non, par les lieux qu'il a visités, les personnes qu'il a côtoyées ou côtoie encore, et certains événements qui lui ont été relatés, et ce pour donner une relative réalité à son histoire.

Ainsi, le village provençal qui sert de cadre à ce roman existe vraiment². La description qui en est faite est donc proche de la

1. Jules et Edmond Huot de Goncourt, « Journal », Fasquelle.

2. Cf. postface.

réalité, sans toutefois y coller parfaitement. Concernant les personnages et les événements, ils sont, eux, totalement fictifs. S'il advenait toutefois qu'ils vous rappellent quelque chose ou quelqu'un, soyez assuré qu'il s'agirait là d'une réelle coïncidence.

Bonne lecture !

Dédicace

À François et Agathe, mes grands-parents maternels, qui, débarquant de leur Corse natale, ont décidé de poser leurs valises à Correns.

À ma mère, ainsi qu'à mes oncles et tantes qui ont décidé de rester vivre ou de revenir, un jour, à Correns, et qui reposent désormais auprès de leurs parents dans ce village qui les a vus grandir.

À mes frères et sœur, tous trois corrensois.

À mes cousins et petits-cousins qui, bien que je ne les connaisse pas tous, doivent représenter à eux seuls au moins un dixième de la population locale !

Enfin, à Fred, ami de longue date, qui a lui aussi fini par succomber, ainsi que sa famille, au(x) charme(s) de Correns.

Mais quel est donc le secret de ce village ?

Qui oserait espérer que la réalité dépasse la fiction et croire qu'une légende peut prendre le pas sur l'Histoire ?

Saint Thomas n'a aucun égard : lui veut le voir pour le croire... Aurait-il raison ?

Car, pourquoi l'être humain se prendrait-il à ne pas réfléchir ? Serait-il enclin à s'abreuver d'une histoire, puis à la raconter à l'envi avec conviction sans même l'ombre d'un doute ?

Aussi incompréhensible et mystérieuse qu'elle paraisse, écoutez la fable et trouvez le grain de sable...

Prologue

31 mars 2065

Demain, j'aurai cent dix ans. Bientôt, je ne serai plus.

Ne me demandez pas comment je le sais. Je le sens, c'est tout. Je ne suis ni angoissé, ni impatient. Ni heureux ni amer. Tout juste désolé de disparaître aussi jeune.

Lorsque, en 2037, à quatre-vingt-deux ans, on m'a annoncé que je pouvais faire valoir mes droits à la retraite, j'ai ressenti un besoin viscéral de retrouver mes racines. Je suis donc parti vers le Sud, sur les traces de mes aïeux.

Au fil des ans, je suis devenu un « ancien » de ce petit village pittoresque, et sans préméditation aucune, comme ça, incidemment, j'ai commencé d'en transmettre l'histoire aux plus jeunes. Et aux curieux. Un devoir de mémoire, en quelque sorte.

Je passe ainsi mes journées assis sur le rebord de la fontaine et ne me fais pas prier pour raconter, à qui me prête une oreille attentive, les contes et légendes attachés au lieu. Je suis devenu une véritable attraction, au point que certains font un détour pour simplement m'écouter radoter. Ici, on me surnomme l'Affable. L'Affable de la fontaine.

Mais, depuis quelque temps, j'oublie. Le jour, l'heure, ce qu'on m'a servi au déjeuner. Je m'oublie aussi, parfois.

C'était inévitable ; ça aussi, je le savais. C'est pourquoi, en homme sage conscient que la vie est éphémère, j'avais pris les devants. Comme une midinette, j'ai rédigé un journal et, lorsque ma mémoire devient floue, je me plonge dans les pages de l'Histoire. Mon histoire.

Celle que j'ai écrite pour ne jamais tout à fait oublier.

En voici quelques pages.

1

10 janvier 1995

Forcer le destin, telle est ma devise.

Au début, ce n'était pas gagné. Pour tenter d'endiguer l'échec scolaire qui se profilait, on m'a orienté vers nombre de formations, mais pas une qui corresponde aux vœux que j'avais formulés. Et, bien évidemment, aucune qui m'ait jamais permis de m'épanouir. Il faut dire aussi qu'à cette époque, je faisais de façon quasi permanente l'objet de moqueries. Pourtant, au fil du temps, elles me touchaient de moins en moins, et je crois même pouvoir affirmer aujourd'hui qu'elles me galvanisaient. Au fond, je savais que je parviendrais à mes fins.

Et ma détermination a payé. En autodidacte, jour après jour, mois après mois, j'ai enregistré chaque geste, chaque mouvement, appris à observer, à anticiper. Seul, comme un grand. Même si je dois avouer que « grand » n'est peut-être pas le mot approprié...

Je m'appelle Firmain, et je suis spéléologue. Professionnel, s'entend.

J'ai quarante ans, je mesure un mètre vingt-trois pour quarante-et-un kilos, mais je vais bien, merci. J'ai depuis longtemps déjà fait mien le leitmotiv de mon grand-père : « Il faut savoir faire fi

des sarcasmes. Garde toujours à l'esprit que le principal, c'est que tes deux pieds touchent le sol ! »³.

Comme d'habitude, il avait raison...

En ce matin d'hiver, sur cette route aussi monotone que rectiligne que je connais par cœur, mon esprit remonte le temps.

Après une nuit agitée et un café avalé sans presque m'en rendre compte, excité, j'ai vérifié une ultime fois le contenu de mon sac à dos : chaussures, corde, mousquetons, filin. Important : contrôler les lampes au lithium, d'une autonomie de quinze jours, ainsi que les frontales, sans oublier les provisions de nourriture et d'eau. Ainsi paré, j'étais fin prêt pour m'immerger dans les entrailles de la Terre, durant plusieurs jours si nécessaire.

Enfin ! Cela faisait si longtemps que j'attendais ce moment ! Mais toutefois pas autant que mon grand-père... D'ailleurs, son appel ne m'avait pas étonné. À peine avais-je décroché qu'il m'avait harangué :

– Alors, Firmain, je suis prêt, moi ! Tu n'as pas mis ton réveil à sonner ?

– Si, Pépie, mais je vérifiais le matériel une dernière fois. Tu ne voudrais pas que nous échouions pour un grappin oublié, quand même ! Rassure-toi, je suis sur le départ. Je devrais te récupérer d'ici une petite heure. Bise à grand-m...

3. Que Coluche me pardonne de lui ôter les mots de la bouche, mais c'est pour les besoins du scénario...

Ma phrase était restée en suspens ; il avait déjà raccroché. Il semblait sur les charbons ardents, Pépie ! Mais je peux le comprendre : plus de soixante-dix ans qu'il attend cela !

Depuis ma tendre enfance, il me raconte encore et encore une histoire pour le moins étrange...

2

Dans les années vingt, à Correns, petit village provençal de cinq cent quatre-vingt-quatorze âmes à l'époque, tous les paysans jalousaient un même agriculteur.

En tant que principale ressource, la culture de l'olivier permettait d'assurer un quotidien décent à la communauté. Le fruit cueilli avec délicatesse une fois pressé par une énorme meule frisant la tonne, le précieux nectar était filtré, puis mis en bouteille précautionneusement, de façon à ne pas en perdre la moindre goutte. Sitôt le trésor emprisonné dans sa tour de verre, cette dernière arborait fièrement une étiquette mentionnant « Huile d'olive de Provence ».

Une fois les bouteilles redistribuées aux oléiculteurs corrensois, chacun les répartissait dans quelques boutiques de la ville voisine de Brignoles, ou les proposait sur les marchés alentour en semaine, à Correns même les samedis et dimanches, où chacun avait son emplacement réservé.

Cela dit, depuis quelque temps, les recettes s'étaient réduites à une peau de chagrin. Le chaland boudait les étals, hormis celui de l'*étranger*.

Les discussions allaient bon train et les commérages enflaient de jour en jour : désormais, les boutiques n'acceptaient plus de vendre qu'une huile d'olive : celle de l'Anglais.

« Fan de chichourle ! Mais qu'est-ce qu'elle a de plus, son huile, à *l'étranger* ? »

Rolland et Marc, deux frères d'une vingtaine d'années nés à Correns, eux-mêmes fils et petits-fils d'agriculteurs et à la tête d'une des plus importantes exploitations oléicoles du village, s'inquiétaient de la situation. Ils affirmaient qu'un homme à lui seul ne pouvait pas rafler le marché local de l'huile d'olive par l'opération du Saint-Esprit et qu'il fallait enquêter. Une fois identifiée la source du désamour des clients pour leur propre huile, les locaux réfléchiraient à une contre-offensive. Mais par où commencer ?

Avant même d'être parvenus à une quelconque déduction, il leur fallut se rendre à l'évidence : en moins d'un mois, *l'étranger* avait fidélisé une clientèle de plus en plus importante au nez et à la barbe de tous.

Sa méthode pour attirer le chaland n'était pourtant pas la plus originale qui soit : droit comme un piquet, avec un accent à couper au couteau, il usait toujours du même rituel : une cuillère à café remplie d'huile, une petite phrase d'amorce – « Venez déguster ! Laissez-vous tenter ! » – et hop ! la cuillerée tout juste avalée, chaque client plongeait inévitablement dans l'extase – et la main dans le porte-monnaie.

- Mon Dieu ! Quel délice !
- N'est-ce pas ?
- Mettez-m'en donc trois bouteilles !

Bien souvent, les autres repartaient les poches vides et la totalité de leur marchandise sous le bras, alors que pour l'étranger, à dix heures, l'affaire était entendue.

Rendez-vous compte de l'affront : un Anglais ! Il avait posé ses bagages dans le village une vingtaine d'années auparavant sans jamais faire parler de lui.

Totalement immergé dans l'histoire, pressé d'arriver, j'ai bifurqué trop tôt. Alors que je fais demi-tour et me sermonne intérieurement – *Si tu veux arriver à destination, ne la perds pas de vue !* –, je retourne en 1965 quand, enfant, je tirais la chemise de Pépie en l'implorant :

– Allez, raconte encore comment c'est arrivé !

– Bon d'accord, mais ne m'interromps pas comme tu le fais d'habitude !

Malgré son ton bougon, je savais qu'il n'attendait que cela, et c'est avec des étoiles dans les yeux qu'il me narrait son histoire...

Correns, 1923

« Dans mon atelier, Place de l'Église, ces conflits ne me touchaient guère. D'ailleurs, l'Anglais me faisait régulièrement travailler. Cependant, il n'avait rien d'un client ordinaire.

Un jour, ce grand homme – il passait tout juste sous la porte – pointa le bout de sa fine moustache blonde et son costume trois-pièces parfaitement taillé dans la boutique. Il tenait sous son bras une énorme pochette cartonnée. Il s'avança vers moi et me susurra à l'oreille :

- Mister Pierre, saurez-vous garder un secret ?
- Voyons, Monsieur Shtrict ! Entre gens de bonne éducation, rien ne sortira de mon atelier. Vous pouvez me faire confiance !

Rassuré, il sortit de sa pochette un croquis à l'échelle 1/10e d'une bizarrerie pour le moins... bizarre. Interloqué, je tournais la feuille dans tous les sens.

- *Fan de pieds !* Qu'est-ce donc ?
- Des chaussures, mon ami ! Plus exactement des baskets. Ce dessin m'a été envoyé par mon frère, qui habite Oxford. Il les a repérées dans une boutique et... Mister Pierre, dans une semaine, mon fils devra courir le semi-marathon des « mille collines ». Vingt et un kilomètres de périple ! Votre prix sera le mien. Cela vous pose-t-il un problème ?

Pour moi qui, d'ordinaire, ne travaillais que sur des sabots ou à la rustine de godillots sans âge, ce fut un choc. Ainsi, en cette année 1923, non seulement je rencontrais des chaussures de sport pour la première fois, mais, bien plus, je devais les confectionner ! Un véritable défi. Mais quand on a une famille à nourrir, on ne fait pas la fine bouche.

- Aucun. Elles seront prêtes.

Il fit demi-tour, récupéra sa pochette mais laissa l'esquisse sur le comptoir.

- Et surtout, motus et bouche cousue... À lundi !
- À lundi, Monsieur Shtrict !

Je me souviens être resté une nuit entière, éclairé par la lampe à huile, à observer le dessin en me grattant la tête. Le petit, âgé d'une quinzaine d'années, n'était pas plus épais qu'une crevette, et j'avais du mal à imaginer que ce gringalet puisse courir une

telle distance. Je réfléchissais aux matériaux qu'il me faudrait pour qu'il ait l'impression d'un maximum de légèreté aux pieds. Mais je ne devais pas tarder : je ne disposais que d'une semaine pour exécuter l'OVNI, de surcroît sans éveiller le moindre soupçon chez mes autres clients.

Au petit matin, touillant mon café, un œil fermé et l'autre seulement à moitié ouvert, l'inspiration me faisait toujours défaut quand soudain, mes yeux s'écarquillèrent : la matière première se révélait être devant moi depuis le début : un sac de pommes de terre ! De la toile de jute ! Très solide – elle présente une forte résistance à la traction –, elle offre également une bonne respirabilité. Si elle préservait les tubercules, il en serait assurément de même pour les petons du minot...

Les ciseaux à la main, j'avais maintenant hâte de m'atteler à la confection de cette commande si spéciale et m'empressai de découper un morceau de toile.

Je le passai sur mon bras : trop rêche. Mais un souvenir d'enfance émergea de ma mémoire : lorsque ça grattait ou accrochait quelque part, ma grand-mère appliquait une pomme de terre coupée en deux sur l'envers du tissu, et hop ! le problème était réglé. Je me mis donc à frotter vigoureusement le moindre centimètre carré de toile avec le tubercule avant de procéder à un nouveau test. Et incroyable : le tissu se révélait maintenant doux comme de la soie⁴ !

En guise de semelle, une écorce de chêne-liège devrait faire l'affaire : flexible, légère, imperméable et résistante.

4. N'oubliez pas que nous sommes dans le Midi, et que dans le Midi, on a la réputation de toujours exagérer... un tout petit peu.

Quelques jours plus tard, je déposai l'ouvrage à côté du dessin. Ma foi, le résultat était assez bluffant !

Le lundi arriva. Dans mon atelier, j'attendais patiemment l'Anglais. Vu l'urgence du projet, je me doutais qu'il ne tarderait pas à montrer le bout de ses bacchantes... Et en effet, à huit heures tapantes, il fut mon premier client. Trépignant d'impatience, la porte encore grande ouverte, il me lança :

- Bonjour, Mister Pierre ! Ma commande est-elle prête ?
- Entrez donc, Monsieur Shtrict ! Vos souliers sont là, ils vous attendent.

Il ressortit aussitôt et revint avec le petit Willy. Le gamin s'empessa d'essayer les baskets, arpentant l'atelier de long en large ou sautillant pendant de longues minutes.

- *So what ?* Il a fait du bon boulot, *Mister Pierre ?*
- Merci Daddy, je les adore ! Elles sont super légères, et très souples. *Perfect !*

L'Anglais s'alléga de trois mille francs en souriant avant de me saluer et de quitter l'atelier. Immanquablement, les quelques riverains qui virent l'Anglais et son fils sortir de chez moi ne tardèrent pas à m'accuser de collaborer avec l'ennemi...

Le plus virulent fut Monsieur Piche, l'instituteur. Passablement énervé, il entra en trombe dans le magasin et commença de m'invectiver :

- *Té !* Y en a qui ne manquent pas de toupet ! Vous voilà surpris en flagrant délit de trahison ! Aller vendre des chaussures à un étranger qui, de surcroît, met le village sur la paille ! Vous verrez : un jour, il vous...

Je décidai de couper court à toute discussion stérile :

– Vous vous trompez de cible, Monsieur Piche. Vos histoires ne me concernent pas. Pour moi, l'Anglais est un client comme un autre, et je le respecte autant que n'importe lequel d'entre vous. Si vous n'avez pas de commande à me confier, je vous prie de quitter les lieux. Je ne suis pas fonctionnaire, moi ! Il faut que je travaille pour gagner ma vie !

C'est ainsi que l'instituteur ne m'adressa plus jamais la parole. »

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières de la version complète

Avertissement.....	4
Dédicace.....	6
Prologue.....	8
1.....	10
2.....	13
3.....	20
4.....	23
5.....	27
6.....	31
7.....	36
8.....	40
9.....	45
10.....	51
11.....	55
12.....	62
13.....	66

14.....	76
15.....	84
16.....	91
17.....	97
Épilogue.....	102
Postface.....	106
Remerciements.....	111
À propos de l'auteur.....	112